

# ARTISTES RUSSES EN EUROPE Intimités créations exils



**Colloque international, 20 et 21 octobre 2022**

Maison de la recherche, Sorbonne Nouvelle, Salle du Conseil

4 rue des Irlandais, Paris 5<sup>e</sup>

organisé par Ada Ackerman (CNRS/ THALIM) et Kateryna Lobodenko (Sorbonne Nouvelle/IRCAV)

# PROGRAMME

Maison de la recherche, Sorbonne Nouvelle, Salle du Conseil  
4 rue des Irlandais, Paris 5<sup>e</sup>

**Jeudi 20 octobre 2022**

**9h30 – 10h00** ● Accueil des participants

**10h00 – 11h00** ● *Mot d'ouverture par Ada Ackerman (CNRS/ THALIM) et Kateryna Lobodenko (Sorbonne Nouvelle/IRCAV)*

- **Conférence inaugurale de Marina Maguidovitch** (Université Herzen) :  
« Stratégies professionnelles des artistes plasticiens de l'émigration russe en Europe. Une approche interdisciplinaire » *en russe*

**11h15 – 11h30** ● *Pause-café*

**11h30 – 13h00**

## **Panel I. Place de l'intimité dans la création**

*Présidence* : Ada Ackerman (CNRS/THALIM)

- **Olga Medvedkova** (CNRS/ Centre André Chastel) :  
« Léon Bakst : l'amitié entre la nostalgie et le deuil »
- **Florent Delporte** (Association Marina Tsvetaeva « Étoiles-Averse ») :  
« Les reflets de la vie intime et familiale dans la création poétique de Marina Tsvetaeva »
- **Cristelle Pattu-Koczorowski** (Paris IV/Eur'Orbem) :  
« Oskar Rabine (1928-2018) : l'intimité comme condition du processus de création de l'artiste exilé »

**13h00 – 14h30** ● *Déjeuner*

14h30 – 16h00

## Panel II. Le Moi intime et le monde extérieur

Présidence : Olga Medvedkova (CNRS/ Centre André Chastel)

- **Margarita Sokolova** (Paris VIII) : « Une rencontre des arts autour du corps fragile. L'histoire inachevée de la peinture de Marie Bashkirtseff *Les Saintes femmes au tombeau du Christ* (1884) »
- **Pavel Goloubev** (Université de Pennsylvanie) : « L'érotisme dans l'art de Constantin Somov : les effets de l'exil » *en russe*
- **Sonia Gavory** (Paris IV/Eur'Orbem) : « La création en exil des mises en scène théâtrales de Kirill Serebrennikov »

16h00 – 16h15 *Pause-café*

16h15 – 18h15

## Panel III. Douleurs de l'exil

Présidence : Dzianis Kandakou (Université de Lozère) (*sous réserves*)

- **Léandre Lucas** (Université de Lille) : « Alexandre Kouprine : l'intimité de l'émigré russe dans le roman *Jeannette* »
- **Teresa Manuela Lussone** (Université de Bari Aldo Moro) : « L'exil intime d'Irène Némirovsky »
- **Alice Parutenco** (Université Bordeaux Montaigne) : « La phénoménologie husserlienne comme exil intellectuel chez les philosophes russes Gustave Chpet (1879-1937) et Alekseï Losev (1893-1988). À l'appui des textes sur l'art du théâtre et de la musique »

18h30 ● *Pot d'inauguration*

# Vendredi 21 octobre 2022

9h00 – 9h30 • Accueil des participants

9h30 – 11h30

## Panel IV. Chocs et appropriations

*Présidence* : Danilo Sannelli (Sorbonne Nouvelle/IRCAV)

- **Olivier Accarie-Pierson** (Paris IV/Eur'Orbem) : « Sous le regard de la police : figures d'artistes exilés et surveillés par la préfecture de police »
- **Massimiliano Mocchia di Coggiola** (chercheur indépendant, critique d'art, Paris) : « Ivan Mosjoukine, “star” masculine du cinéma français »

*Pause*

- **Kateryna Lobodenko** (Sorbonne Nouvelle/IRCAV) : « Michel Linsky (1878 – 1942) et le cinéma français »
- **Nadiejda Lecomte** (chercheuse indépendante, Bruxelles) : « La Belgique à travers l'œuvre des artistes de l'émigration russe (1919-1939) » *en russe*

11h30 – 11h45 • *Pause-café*

11h45 – 13h00

## Panel V. Destins à l'épreuve de la nostalgie

*Présidence* : Teresa Manuela Lussone (Université de Bari Aldo Moro)

- **Valentine Meyer** (ENS de Paris) : « Nadejda Teffi (1872-1952) : le devenir de la langue littéraire russe en exil, ou l'exil comme poétique »
- **Sylvie Mamy** (CNRS/IREMUS) : « Le grand chanteur russe Féodor Chaliapine et sa nostalgie de la Russie »

13h00 – 14h30 • *Déjeuner*

14h30 – 15h30

## Panel VI. Promotion et défense de la culture russe en exil

*Présidence* : Danilo Sannelli (Sorbonne Nouvelle/IRCAV)

- **Thomas Thisselin** (CNRS/IREMUS) : « Les Éditions Russes de Musique à Paris »

- **Yousra-Sissi Baba** (Paris IV/Université Saint-Joseph de Beyrouth) : « Les Ballets Russes, un pont indispensable entre civilisations »

**15h30 – 15h40** ● *Pause*

- **15h40 – 16h45** ● **Nikolai Gorski** (chercheur indépendant, photographe, Paris) : « Sur les traces des peintres Doboujinski à Paris » (projection de photographies commentée) *en russe*

**16h45 – 17h00** ● *Pause-café*

- **17h00 – 18h00** ● Présentation de l'ouvrage *Slavik, les Années Drugstore* (éditions Norma, 2021) par son auteure Géraldine Cerf de Dudzeele

**18h00** ● *Clôture du colloque*

# RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS

Jeudi 20 octobre 2022

- **Conférence introductive de Marina Maguidovitch** (Université Herzen) : « **Stratégies professionnelles des artistes plasticiens de l'émigration russe en Europe. Une approche interdisciplinaire** »

Contrairement à la plupart des autres groupes professionnels, l'identité professionnelle des artistes est composée d'éléments liés à l'origine ethnique et à la culture nationale. L'étude des stratégies professionnelles des artistes immigrés est donc essentielle pour comprendre les mécanismes de formation du marché du travail dans l'art; mais aussi pour se rendre compte de l'importance du contexte socioculturel dans la formation de la méthode créative, dans la professionnalisation au sein d'une forme d'art particulière, etc. En comparant les données biographiques et professionnelles d'artistes plasticiens immigrés de Russie et d'Union Soviétique de différentes générations, on présentera les grandes tendances dans le choix du lieu de résidence, en fonction de l'éducation et de la spécialisation des artistes.

## Panel I. Place de l'intimité dans la création

- **Olga Medvedkova** (CNRS/Centre André Chastel) : « **Léon Bakst : l'amitié entre la nostalgie et le deuil** »

Vers la fin de sa vie, Léon Bakst (1866-1924) qui avait toujours beaucoup écrit, surtout des articles théoriques et des lettres, se mit à écrire de la littérature en russe. Un roman, tout juste achevé, resta à sa mort à l'état de manuscrit. Mais son petit livre *Serov et moi en Grèce* fut publié, en 1923 à Berlin, et salué par l'émigration russe littéraire. Il fut écrit dans le genre qu'aujourd'hui on définit comme l'autofiction. Bakst y décrit le voyage en Grèce qu'il avait accompli en 1907 avec son meilleur ami, Valentin Serov, mort à Moscou en 1911. Bakst apprit la mort de Serov à Paris où il vivait par périodes depuis sa jeunesse et définitivement depuis 1912. La mort de Serov fut pour Bakst l'une des plus grandes pertes de sa vie. Dans *Serov et moi en Grèce*, c'est cette tendresse pour son ami et cette tristesse de sa perte, se mêlant à la nostalgie de leur passé commun, qui constitue le fondement de la construction complexe temporelle et mémorielle que nous allons interroger en nous penchant sur l'analogie entre la mémoire et l'histoire, entre le passé individuel et l'antiquité grecque.

- **Florent Delporte** (Association Marina Tsvetaeva « Étoiles-Averse ») : « Les reflets de la vie intime et familiale dans la création poétique de Marina Tsvetaeva »

L'intimité de Marina Tsvetaeva en émigration est marquée par la complexité de la cellule familiale qui a subi de plein fouet les conséquences de l'Histoire. Mariée en 1912 avec Sergueï Efron, leur destin de couple est bouleversé par la révolution de 1917. Efron combattit dans les rangs de l'armée blanche, tandis que Tsvetaeva connut les souffrances des privations et du froid à Moscou et le traumatisme de la perte de sa deuxième fille, Irina, qui mourut de faim dans un orphelinat en 1920. Ces cinq années d'absence, de non-communication altérèrent la relation entre les époux et modifièrent radicalement leur vision du monde. Le quotidien de ce couple fut également marqué par la tuberculose d'Efron qui l'obligea à des séjours réguliers en sanatorium et qui eut pour conséquence la difficulté de trouver un travail. Enfin, on ne peut faire l'économie de son engagement politique au sein du mouvement eurasien, qui s'invita dans le quotidien familial au grand dam de Tsvetaeva, peu encline à ce genre de débats, puisque l'appartement de Meudon servit de lieu de réunions. Le rapport complexe qu'entretint Tsvetaeva avec ses enfants doit aussi être interrogé. Ariadna, née en 1912, est une pré-adolescente à son arrivée à Paris en 1925. Elle connut une petite enfance loin de toute normalité, subissant le traumatisme de la révolution, de l'absence du père, d'un séjour dans un orphelinat et de la mort de sa sœur. Ariadna grandit avec le souvenir de la Russie, où elle passa ses dix premières années. George naquit en 1925 à Prague, juste avant le départ de la famille pour Paris. À la différence de sa sœur, la Russie lui est inconnue. Seule la langue parlée à la maison, l'éducation de ses parents et le milieu de l'émigration qu'il fréquente le rattachent à sa patrie. À l'aune de ces multiples éléments, il sera donc intéressant de réfléchir à la sphère intime de Tsvetaeva et de nous demander en quoi elle a pu influencer sa création ou plus simplement, de quelle manière elle se reflète dans son œuvre. On peut aussi se demander quel rôle a joué cette intimité pour la poétesse et la femme Tsvetaeva. Est-elle vécue comme un enfermement protecteur, un cocon, dans un monde, où elle a des difficultés à trouver sa place ou au contraire comme une claustration inquiétante qui la coupe progressivement du monde extérieur et amoindrit son énergie vitale ?

- **Cristelle Pattu-Koczorowski** (Paris IV/Eur'Orbem) : « Oskar Rabine (1928-2018) : l'intimité comme condition du processus de création de l'artiste exilé »

Cette communication abordera la période de l'exil dans l'œuvre du peintre soviétique juif et letton, Oskar Rabine (1928-2018), chef de file à Moscou des peintres russes non-officiels à partir des années 50, lesquels avaient créé un art en opposition avec les canons officiels de l'art du réalisme socialiste au service du régime totalitaire soviétique.

Par sa posture de défenseur de la liberté de création et du droit pour l'artiste à exposer malgré la censure, Oskar Rabine est aussi connu des autorités soviétiques en URSS comme l'un des principaux meneurs des expositions clandestines à Moscou. En réaction, il fut déchu de sa nationalité soviétique par le Soviet Suprême lors d'un voyage à Paris en 1978 et condamné sa famille et lui à l'exil. Il s'agira alors pour nous d'expli-

quer quelle a été la spécificité de l'intimité d'Oskar Rabine lors de son exil parisien, d'examiner la question de son identité et de ses racines en tant qu'artiste émigré russe en France. Nous proposerons d'étudier l'évolution de l'intimité morale et physique de l'artiste exilé au regard de ses œuvres, d'envisager l'impact que l'exil a constitué dans son processus de création et la façon dont Oskar Rabine a construit son nouvel espace intérieur.

## Panel II. Le Moi intime et le monde extérieur

- **Margarita Sokolova (Paris VIII): « Une rencontre des arts autour du corps fragile. L'histoire inachevée de la peinture de Marie Bashkirtseff *Les Saintes femmes au tombeau du Christ* (1884) »**

Cette intervention traitera d'un tableau inachevé de Marie Bashkirtseff (1858-1884), la dernière œuvre de sa vie, et qui est actuellement en cours de destruction dans une chapelle fermée du cimetière de Passy à Paris. Aujourd'hui nous pouvons constater une nouvelle vague d'intérêt pour le destin de cette talentueuse jeune femme. Le *Journal* de Marie Bashkirtseff tenu depuis son enfance et jusqu'à sa mort en 1884, plusieurs fois réédité, a été traduit dans toutes les langues d'Europe et publié aujourd'hui sans coupures. Ce fait-là nous donne la chance d'analyser l'autoportrait de Marie en public et en privé, entre représentation de soi réelle et allégorique, comme un manifeste esthétique et social. L'histoire de Marie Bashkirtseff incarnée dans son *Journal* et son dernier tableau *Les Saintes Femmes au tombeau du Christ* nous aide à mieux comprendre l'image individuelle de la femme-artiste et femme-diariste, telle que Bashkirtseff la construit et telle qu'elle est reçue, qui reflètent l'éthos humain à l'époque et aujourd'hui. D'ailleurs, le problème urgent de l'histoire de l'art contemporain est de résoudre la question de l'inclusion du lieu de sépulture de Marie Bashkirtseff dans la liste des lieux de sépulture à l'étranger, qui ont une signification historique et mémorielle pour la Russie, pour l'Ukraine et pour la France. Ainsi, cette étude du tableau *Les Saintes Femmes au tombeau du Christ* de Marie Bashkirtseff dépasse le champ de l'intérêt purement théorique, mais devient une urgence et une mission pratique : celle de sauver un patrimoine artistique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, précaire, dispersé entre la France, la Russie et l'Ukraine.

- **Pavel Goloubev (Université de Pennsylvanie): « L'érotisme dans l'art de Constantin Somov : les effets de l'exil »**

La vie de Constantin Somov (1869-1939) et son œuvre peuvent être divisées en deux périodes. La première d'entre elle s'achève avec la fin de la guerre civile en Russie et le départ de l'artiste de Petrograd. La seconde couvre les années passées par Somov aux États-Unis et en France, durant laquelle son expérience de l'émigration modifie son art en profondeur. Un examen attentif révèle en effet que chaque période se distingue bien l'une de l'autre et possède ses propres particularités et caractéristiques. À cet égard, ses œuvres érotiques représentent un intérêt tout particulier, car, à ses yeux, ce sont elles qui exprimaient le mieux ses intentions de créateur. On se proposera ainsi,



dans cette communication, de mettre en lumière les particularités de la création des œuvres érotiques de Somov après son départ de Russie soviétique.

- **Sonia Gavory** (Paris IV/Eur'Orbem) : « **La création en exil des mises en scène théâtrales de Kirill Serebrennikov** »

En 2017, le metteur en scène et réalisateur russe Kirill Serebrennikov est accusé de détournements de fonds publics. Connu pour ses positions dissidentes vis-à-vis du régime de Poutine, notamment pour son soutien aux droits LGBT+, il se retrouve assigné à résidence. Cette situation l'amène à travailler depuis son appartement moscovite sur les enregistrements des répétitions menées en partie à l'étranger. De là naîtra *Outside*, créé en 2019 pour le IN du Festival d'Avignon. A présent qu'il a retrouvé une partie de sa liberté, ses mises en scène continuent à voir le jour en Europe, à l'instar de Чёрный монах (*Le Moine noir*), créé à Hambourg au mois de janvier et présenté cet été dans la cour d'honneur du Palais des papes. Cette communication interrogera la manière dont ces créations en France et en Allemagne ont permis à Serebrennikov de déployer ses réflexions sur la liberté artistique. Dans *Outside*, Serebrennikov imagine que le fantôme de l'artiste Ren Hang, dont les photos jugées « pornographiques » ont été régulièrement censurées par les autorités chinoises, rend visite au metteur en scène reclus dans son appartement. De cette rencontre naît une réflexion sur l'enfermement et la liberté telle qu'elle peut s'exprimer dans l'art et la sexualité. L'appartement apparaît comme le lieu d'un exil contraint. À cet espace clos, constitué par une étroite plate-forme qui enserme le metteur en scène, la scénographie oppose la représentation d'ailleurs désirables qui se déploient depuis sa fenêtre : le milieu *underground* berlinois et l'imaginaire artistique de Hang. Ces univers dans lesquels se retrouve la sensibilité de Serebrennikov s'affirment ainsi comme la véritable patrie artistique. Dans *Le Moine noir*, adapté d'une nouvelle de Tchekhov, Serebrennikov reprend sa réflexion sur le rapport à la création et à la liberté à travers l'histoire d'un brillant intellectuel qui tombe peu à peu dans la folie.

### Panel III. Douleurs de l'exil

- **Léandre Lucas** (Université de Lille) : « **Alexandre Kouprine : l'intimité de l'émigré russe dans le roman *Jeannette*** »

Figure majeure de la littérature russe, Alexandre Kouprine (1870-1938) est surtout connu pour ses récits puissants sur la brutalité et la vacuité de l'existence dans l'armée avec le *Duel* (Поединок) en 1905 ou pour sa description très crue de la vie d'une maison close dans *La fosse aux filles* (Яма) en 1915. Après avoir fui la Russie en 1920, Alexandre Kouprine passe les dix-sept années suivantes à Paris où il poursuit difficilement son travail littéraire. Ses œuvres écrites en France ont été rassemblées dans un volume intitulé *Paris intime* (Париж интимный), comme pour mieux souligner la relation singulière que l'écrivain entretenait avec la capitale française. Cette intervention sera focalisée sur le court roman *Jeannette*, « Жанета », publié en 1933. Le récit donne à voir l'intimité de Nikolaï Evdokimovitch Simonov, un professeur exilé qui vit dans une mansarde du seizième arrondissement de Paris. Alexandre Kouprine s'efforce de décrire la précarité du professeur, qui a laissé ses deux filles à Pétersbourg

après son divorce. Le romancier propose alors une cartographie de l'espace physique et mental de l'émigré qui retrouve dans Paris comme une sorte de miroir déformé d'une autre vie en Russie.

- **Teresa Manuela Lussone** (Université de Bari Aldo Moro) : « **L'exil intime d'Irène Némirovsky** »

En 1929 après la parution de *David Golder*, son auteur, une jeune femme russe assez mystérieuse dont personne n'avait entendu parler jusqu'alors, défraye la chronique. Irène Némirovsky, née à Kiev en 1903 dans une riche famille d'origine juive, mais élevée par une gouvernante française, se retrouve tout à coup un des écrivains les plus connus de l'époque. Un film et une pièce tirés du roman contribuent à la renommée de l'auteur, qui tout de suite fait paraître *Le Bal*, un petit chef-d'œuvre écrit entre un chapitre et l'autre de *David Golder*. Puis pendant les années suivantes Irène Némirovsky ne laisse pas déçus ses lecteurs et publie presque un roman par an. Son rêve d'écrivain ne dure qu'une dizaine d'années : après la promulgation du statut des juifs, l'auteur n'arrive à publier que quelques nouvelles sous pseudonyme. En 1940 elle part de Paris pour s'installer à Issy-l'Évêque avec sa famille, mais en quelques semaines le séjour devient un exil. Elle est coupée de ses liens et le monde qui l'avait acclamée, apparemment, l'a vite oubliée. Le 13 juillet 1942 Irène Némirovsky est arrêtée et quelques jours après elle est conduite à Auschwitz, dont elle ne reviendra pas. Avant sa déportation, elle travaille inlassablement à des œuvres qui seront publiées à titre posthume, notamment *Les Feux de l'automne* et *Suite française*. Ces œuvres au destin romanesque, restés inédites très longtemps, nous offrent aujourd'hui un témoignage extraordinaire des derniers mois de travail d'Irène Némirovsky, partagée entre le désir de raconter ce qui se déroulait sous ses yeux et le charme du romanesque. Cette communication portera principalement sur les souvenirs russes dans ses ouvrages (*Le Vin de solitude*; *L'affaire Kourilof*...) et sur l'influence des auteurs russes sur son écriture (notamment Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov, auquel elle consacre une biographie).

- **Alice Parutenco** (Université Bordeaux Montaigne) : « **La phénoménologie husserlienne comme exil intellectuel chez les philosophes russes Gustave Chpet (1879-1937) et Alekseï Losev (1893-1988). À l'appui des textes sur l'art du théâtre et de la musique** »

L'héritage des penseurs russes qui, en 1921, avaient refusé d'émigrer en Europe occidentale, est encore mal connu en France. Parmi eux, deux figures majeures ressortent avec force : Gustave Chpet (1879-1937) et Alekseï Losev (1893-1988). Tous les deux ont eu recours à la phénoménologie husserlienne pour l'élaboration, dans un premier temps, de leur propre chemin de pensée (1910) et puis, pour préserver le fonds philosophique de leurs œuvres, dans le contexte de l'oppression soviétique (1920 – 1930). Après les épreuves de l'exil et des camps, ils laissent derrière eux une œuvre philosophique immense qui, pour des raisons politiques et par manque de traductions, connaît une réhabilitation lente et difficile, aussi bien en Russie qu'en Occident.

Développées avant la Révolution de 1917, les idées philosophiques de ces deux auteurs, trouvent une suite dans les textes des années 1920, qui croisent les questions de l'esthétique, de la psychologie et du langage. Alors que, dès 1921, l'enseignement de la

philosophie est supprimé de la plupart des établissements publics et l'expression est censurée, les intellectuels restés en Russie, investissent les domaines moins susceptibles d'éveiller le courroux de la censure. L'esthétique et les arts offrent alors un espace indispensable au déploiement des idées philosophiques. Ces domaines représentent aussi et surtout un terrain idéal à l'expérimentation de la phénoménologie. Cette dernière recouvre alors une double fonction : employée, au départ, pour cacher l'objet même de sa recherche, elle en révèle d'autant mieux sa portée fondamentale, en développant, par voie détournée, le questionnement sur « l'essence des choses ». L'alliance de la phénoménologie et de l'esthétique permet ici un véritable tour de force : alors même que la philosophie est bannie de l'espace public, le principe de la création phénoménologique la rend plus vivante et plus indispensable que jamais, à travers l'écriture sur l'art. Présente, de manière sous-jacente, dans les écrits en esthétique, la pensée russe acquiert ainsi une spécificité propre, qui la distingue des méthodes de la philosophie occidentale.

**Vendredi 21 octobre 2022**

### **Panel IV. Chocs et appropriations**

- **Olivier Accarie-Pierson** (Paris IV/Eur'Orbem) : « **Sous le regard de la police : figures d'artistes exilés et surveillés par la préfecture de police** »

Cette communication sera centrée autour des nombreux d'artistes russes exilés à Paris et en France, et dont les dossiers sont conservés aux Archives de la préfecture de police. L'actualité récente a mis en avant l'importance de ce type d'archives avec une nouvelle présentation, médiatisée, du dossier d'étranger des fonds de Moscou de Pablo Picasso conservé à la préfecture de police, au Musée national de l'histoire de l'immigration. La constitution de ces dossiers dits « d'étrangers » dans les archives va de pair avec l'apparition d'un service d'enregistrement et de contrôle des étrangers à Paris, au sein de la préfecture de police, dont le rôle prit une grande importance à partir de la Première guerre mondiale. Établissement d'une carte d'identité pour étrangers en 1917, puis création d'un service des étrangers en 1921, doté d'une brigade active rattachée aux Renseignements généraux en 1925. Ce sont les fonctionnaires de police constituant cette brigade qui étaient chargés de l'établissement des enquêtes et de la collecte des informations par exemple auprès des concierges des immeubles. Ils étaient complétés des déclarations de la personne concernée, au sujet notamment de la profession qu'il ou elle souhaitait exercer. Ces dossiers riches du quotidien de ces artistes nous permettent aussi de découvrir leur date d'arrivée en France, et les documents qu'ils ont présentés au moment de l'établissement de leur titre. Ils montrent aussi en filigrane le profond attachement de ces artistes à Paris, où put s'épanouir leur art. Un grand nombre de ces documents ont été exposés pour la toute première fois en 2011 au musée de la préfecture de police, dans le cadre de l'exposition temporaire *Les archives russes de la préfecture de police* dont j'étais alors le commissaire scientifique.

- **Massimiliano Mocchia di Coggiola** (chercheur indépendant, critique d'art, Paris) : « **Ivan Mosjoukine, “star” masculine du cinéma français** »

Star du cinéma pré-soviétique, « Russe blanc » échappé à la furie révolutionnaire, vedette du cinéma moderniste (et « orientaliste ») français, il fut acteur pour les meilleures productions de cinéma de l'époque du muet (Epstein, L'Herbier, Volkoff...). Protagoniste du Paris des « années folles », il conduisait des voitures sportives, sortait avec Kiki de Montparnasse, et s'habillait à la dernière mode. « Valentino européen », « Charlot slave », Ivan Mosjoukine traça avec sa vie une parabole classique de l'ascension vers la gloire, de grandeur et de décadence, avec l'inévitable chute vertigineuse dans une destinée tragique. Sa légende fut tellement grande que même Romain Gary voulut voir en Mosjoukine un père naturel, ajoutant ainsi un mensonge supplémentaire à un passé astucieusement réinventé.

- **Kateryna Lobodenko** (Sorbonne Nouvelle/IRCAV) : « **Michel Linsky (1878 – 1942) et le cinéma français** »

Moïse Schlesinger (alias Michel Linsky), figure emblématique du monde culturel russe prérévolutionnaire, fut également connu, lors de son exil parisien, en tant qu'éditeur, critique de presse, peintre et dessinateur de publicité. C'est aussi à lui qu'on doit les scénarios de 12 longs métrages sortis sur les écrans européens entre 1925 et 1931 (*Mots croisés* et *Jim la houlette, roi des voleurs* de Pierre Colombier, *Le chasseur de chez Maxim's* de Roger Lion et Nicolas Rimski, *La Vie aventureuse de Catherine I de Russie* de Vladimir Strijevski, *Le Diable blanc* de Alexandre Volkoff et d'autres). Sans oublier la toute première revue satirique d'émigrés *Bič* (Bitch) (« le fouet ») que M. Linsky a fondé à Paris en 1920. La communication portera sur le travail de Linsky-scénariste, cette « page » de la vie de l'artiste qui demeure, aujourd'hui, oubliée. Tout comme ses réflexions portant sur le cinéma et publiées dans la presse française de l'époque. L'auteure se penchera également sur le rôle du rire — peut-on parler d'un rire cathartique ? — dans les œuvres de M. Linsky.

- **Nadejda Lecomte** (chercheuse indépendante, Bruxelles) : « **La Belgique à travers l'œuvre des artistes de l'émigration russe (1919-1939)** »

La Belgique a toujours attirée les artistes russes. Pour de nombreux émigrés, elle est devenue une seconde patrie. Dans l'acquisition et la formation de leur talent, les artistes ne sont pas moins reconnaissants à la Belgique qu'à leur patrie d'origine, comme ils l'expriment dans leurs œuvres : les paysages des Ardennes par L. Frechkop, les rivages de la mer du Nord par M. Yakovlev, les alentours de Bruxelles par P. Krasnobaev, les canaux de Gand par N. Rajenov ou encore les étapes cruciales de la transformation architecturale du pays par O. Siniaver. Les œuvres de ces peintures russes témoignent de l'histoire de la Belgique tout en attestant avec éclat de l'universalité de leur talent.

## Panel V. Destins à l'épreuve de la nostalgie

- **Valentine Meyer** (ENS de Paris) : « Nadejda Teffi (1872-1952) : le devenir de la langue littéraire russe en exil, ou l'exil comme poétique »

La méconnaissance actuelle de Nadejda Teffi par les lecteurs francophones est inversement proportionnelle à sa formidable popularité dans l'émigration parisienne russe. Publiés chaque semaine dans les journaux de la presse émigrée, ses feuilletons sont un rendez-vous incontournable pour ses compatriotes, qui se reconnaissent caricaturés, moqués, parfois durement vilipendés dans les personnages archétypaux qui les peuplent. Cette critique acerbe n'est cependant qu'une expression de la grande compassion de l'autrice, qui par la régularité de ses publications et sa participation à de nombreux événements de charité, fut une figure majeure de son *зородок*, de son « Paris russe ». L'une des explications possibles à la méconnaissance dont Teffi fait l'objet est sans doute le fait qu'elle publia exclusivement en langue russe, au grand dam de certains critiques bilingues parisiens. C'est bien sur le terrain de la langue, et plus particulièrement de la langue comme outil de création littéraire, que nous proposons de mener notre réflexion, en tant qu'elle fut pour Teffi un enjeu de débat politique majeur, dans lequel elle prit position contre d'autres auteurs émigrés, dont le lauréat du Prix Nobel Ivan Bounine, mais également un champ d'expérimentation poétique infini et fécond.

- **Sylvie Mamy** (CNRS/IREMUS) : « Le grand chanteur russe Féodor Chaliapine et sa nostalgie de la Russie »

Le grand chanteur d'opéra russe Féodor Chaliapine a quitté définitivement la Russie au début de l'été 1922 et s'est installé l'année suivante à Paris avec sa famille. Prenant la capitale française pour base (il décéda dans son appartement de l'avenue d'Eylau en avril 1938), il poursuivit néanmoins une carrière internationale, les États-Unis surtout (jusqu'à la crise économique de 1929), mais aussi le Canada, l'Amérique du Sud, l'Europe centrale et alla jusqu'en Chine et au Japon. Le second volet de la carrière de Chaliapine dans la capitale française fut différent du premier, où il avait eu la fierté de déployer devant les Parisiens la splendeur des spectacles d'opéras russes, surtout lors des grandes Saisons russes dirigées par Serge Diaghilev, chantant des rôles emblématiques, tels que les « tsars terribles », Boris Godounov (Moussorgski) et Ivan le Terrible (dans la *Pskovitaine* de Rimski Korsakov), ou celui du Vieux Croyant Dosifei (dans *Khovantchina* de Moussorgski). Considéré parfois comme un réfugié suspect, associé à la révolution bolchévique, ne pouvant chanter le répertoire russe qui lui était cher (à l'Opéra Garnier on devait chanter en français), il lui faudra attendre de se joindre à la compagnie de « L'Opéra Russe de Paris », pour retrouver par exemple son plus grand rôle, celui de Boris Godounov, et se produire avec ses compatriotes. À l'occasion des concerts qu'il donne à plusieurs reprises à la Salle Pleyel, à Paris, dans les années '30, on voit que le Chaliapine de l'exil est véritablement devenu un point de ralliement et un symbole pour toute la communauté des écrivains, compositeurs, comédiens et artistes russes réfugiés à Paris.

## Panel VI. Promotion et défense de la culture russe en exil

- **Thomas Thisselin** (CNRS/IREMUS) : « **Les Éditions Russes de Musique à Paris** »

Il n'existe pas à ce jour d'étude d'envergure nous permettant de retracer l'histoire administrative et relationnelle de la maison d'édition fondée par le chef d'orchestre Serge Koussevitzky. Cette contribution s'inscrit dans un travail entrepris depuis près de deux ans sur les Éditions Russes de Musique. Le récent catalogage des correspondances du chef, stockées à la bibliothèque du Congrès, révèlent combien l'émigration artistique russe à Paris au début du XX<sup>e</sup> siècle, la circulation des œuvres des compositeurs russes et leur réception en France, auprès de ces homologues et du public français, ont été encouragées. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la situation administrative et statutaire des compositeurs russes est compliquée, la Russie n'ayant pas signé la convention de Berne pour la protection des droits d'auteur. Une multitude d'éditeurs opèrent alors à différents niveaux en Russie. Peter Jurgenson ouvre à Moscou en 1861 sa propre maison d'édition, jouant un rôle majeur dans le développement de la culture musicale russe. Viendront ensuite celles d'Alexander Gutheil, Vasily Bessel et Julius Zimmermann notamment. En 1885 Mitrofan Belaïev crée sa maison d'édition à Leipzig. Jurgenson et Belaïev décèdent tous deux en 1904. Après la mort de son fondateur, et plus encore après la mort de Rimski-Korsakov en 1908, la maison d'édition de Belaïev se transforme progressivement en une entreprise commerciale. Malgré les évolutions, les circonstances matérielles dans lesquelles vivent les compositeurs russes restent misérables. La maison d'édition de Koussevitzky est officiellement créée le 25 mars 1909 à Berlin et la gestion administrative du bureau de Berlin est confiée à Nikolaï Struve, musicologue, compositeur et poète au centre d'un large cercle de connaissances musicalement liées en Allemagne. Avant que Koussevitzky n'acquière la maison de Gutheil, Rachmaninov offrait ses œuvres à ce dernier. Belaïev publiait principalement la musique des compositeurs de Saint-Petersbourg et Koussevitzky préférait que ses clients soient moscovites (Scriabine, Taneïev, Conus, Medtner...). Regrettant que la plupart des éditeurs sécurisent leur activité en se concentrant sur de petites pièces qui se vendent rapidement, une autre priorité était de publier des partitions d'orchestre, bien que coûteuses, afin d'élargir le propre répertoire du chef. L'histoire de cette maison d'édition devient inextricablement liée à la carrière d'interprète de Koussevitzky, à travers la série de concerts qu'il inaugure d'abord à Moscou, puis à Paris. Ses concerts assuraient par ailleurs une interprétation de première classe aux nouvelles œuvres éditées et allaient participer à la création d'une « mode russe » à Paris.

- **Yousra-Sissi Baba** (Paris IV/Université Saint-Joseph de Beyrouth) : « **Les Ballets Russes, un pont indispensable entre civilisations** »

L'art retisse tout ce que le politique rompt. La célèbre troupe de Diaghilev appelée les Ballets Russes est certes le fruit d'un ébranlement politique qui a fait basculer la Russie au début du XX<sup>e</sup> siècle tout en annonçant un prompt ébranlement du monde entier — et cela peut être perçu ne serait-ce que dans *Le Sacre du printemps*, œuvre-phare dans le monde non seulement de la musique et du ballet, mais aussi de l'art, voire de la politique. Émergeant d'un monde en pleine effervescence qui essaye de se

redéfinir, cette troupe a aussi redéfini les normes du ballet et de la création artistique dans un espace qui lui a permis de se libérer : Paris. En effet, il était difficile aux nouveaux visionnaires de la chorégraphie et de la danse tels Fokine et Nijinski de s'épanouir dans un contexte « conservateur » et impérial jusqu'aux os. Saint-Petersbourg qui est enfin devenue la capitale du ballet — et après avoir combiné l'élégance et les principes de la méthode française à la virtuosité et à la fougue italiennes en y ajoutant une poésie locale qui rappelle l'âme russe pour aboutir à ce qui allait devenir l'une des méthodes les plus célèbres au monde, la méthode russe — n'était certainement pas prête à accepter les changements et la remise en question des normes, elle était préoccupée à les forger. L'auteure s'intéressera à la création et à l'exil de certains artistes russes qui ont trouvé dans Paris un nouveau laboratoire propice à la liberté artistique. En quoi les œuvres des Ballets Russes comme *Le Sacre du printemps*, *L'Oiseau de feu*, *Schéhérazade* et *Les Sylphides* constituent un véritable pont entre Orient et Occident ? Quels sont les messages artistiques et politiques qui transparaissent à travers ces œuvres ? Comment cette troupe a tissé un pont entre civilisations ? Et comment ce pont est actuellement important ?

### **Conférences individuelles :**

- **Nikolaï Gorski** (chercheur indépendant, photographe, Paris) :  
« **Sur les traces des peintres Doboujinski à Paris** »

Mstislav Doboujinski (1875 – 1957) a quitté la Russie avec sa famille à la fin de 1924 en tant que ressortissant lituanien. Mais il ne s'est pas installé en Lituanie, menant une vie vagabonde pendant plus de trente ans dans une dizaine de pays différents, sans jamais établir de résidence définitive. Ses lieux de vie étaient au premier chef définis par ses commandes théâtrales en tant que décorateur. Il a ainsi séjourné de nombreuses fois à Paris (il y a passé environ six ans), tandis que son fils s'y est installé, pendant plus de 70 ans. À l'instar de son père, il exerça comme décorateur de théâtre. Cette communication se présentera comme un récit visuel du Paris des Doboujinski. Quelles adresses fréquentaient-ils ; où ont-ils habité ; qui fréquentaient-ils ; comment travaillaient-ils ; comment Paris s'est traduit dans leurs œuvres ? Elle mobilisera des photographies anciennes de la ville que l'on confrontera à des vues contemporaines des mêmes lieux, des reproductions des œuvres qu'ils ont consacrées à la capitale française, ainsi que des photographies des lieux qu'ils ont dépeints il y a près d'un siècle. Parallèlement, on abordera le thème de Saint-Petersbourg, leur ville natale, dans la mesure où les artistes ont toujours, quel que soit le lieu où ils fussent, chéri en leur cœur son image, dont ils ont également nourri leur création.

- **Géraldine Cerf de Dudzele** (auteure): « *Slavik, les Années Drugstore* (éditions Norma, 2021) »

Figure majeure de la décoration française, Slavik a régné sur Paris pendant près d'un demi-siècle, des Trente Glorieuses, jusqu'au tournant des années 2000.

Né en 1920, Wiatcheslav Vassiliev, dit Slavik, émigré russe, étudie à l'École nationale supérieure des arts décoratifs tout en collaborant rapidement avec Serge



Lifar et Cassandre pour des décors en particulier de ballet. Parallèlement, il est remarqué pour ses peintures aux accents surréalistes par Jacques Adnet qui lui commande des peintures décoratives pour les meubles qu'il conçoit, des cartons de tapisserie et le recommande à son frère Jean Adnet. Ce dernier, directeur artistique aux Galeries Lafayette, l'engage comme décorateur en charge des étalages et des vitrines du boulevard Haussmann à partir de 1943 tandis qu'il s'inscrit à l'ID-HEC dans la section décorateur. Son sens de la mise en scène continue à s'exercer dans les vitrines et les étalages mais désormais avec la sanction de la clientèle, ce qu'il jugera très formateur. Il y dessine également des objets et des collections de chaussures. Il quitte les Galeries Lafayette en 1954 lorsque Marcel Bleustein-Blanchet l'engage pour développer l'esthétique industrielle chez Publicis et pour, très rapidement, lui confier la réalisation d'un drugstore. À la suite du succès foudroyant du Drugstore des Champs-Élysées en 1958 dont Slavik a assuré le concept esthétique et la décoration, a dessiné le mobilier jusqu'au moindre détail, suivront le Pub Renault en 1963, le Drugstore de Saint-Germain-des-Prés en 1965 et de nombreux restaurants, pubs, bars, night-clubs, grandes surfaces, boutiques dont le nombre se multipliera en France et à l'étranger après son départ de Publicis en 1968. Travailleur infatigable et indépendant, il est un designer « total » de l'espace, ce qui inclut le conseil sur le choix de l'emplacement de l'établissement, le nombre de couverts, les circuits des serveurs, la conception du mobilier, le choix de la vaisselle, les tenues des serveurs, etc. Précurseur et avant-gardiste, son concept de base est de faire des lieux d'anti-solitude qui favorisent la création du lien social dans des espaces prévus *a priori* pour consommer. Son sens poétique et ludique associé à son art de la mise en scène séduisent une clientèle qui se précipite. Il invente plus de 300 décors pour des clients qui se l'arrachent et lui sont souvent fidèles car il est synonyme d'un succès assuré.



Conception couverture et mise en page : Marie Ferré (CNRS/THALIM).  
Image : Cyril Arnstam, «Rue Daru»,  
illustration de l'ouvrage d'Henri Troyat Tant que la Terre durera (1972)  
© Marine et Nicolas Arnstam